



CAROL

GILLIGAN

NAOMI

SNIDER

Pourquoi
le patriarcat ?



Champs essais

POURQUOI
LE PATRIARCAT ?

Carol Gilligan et Naomi Snider

POURQUOI
LE PATRIARCAT ?

*Traduction de l'anglais (États-Unis) par Cécile Roche
revue par Vanessa Nurock*

Champs essais

Titre original : *Why Does Patriarchy Persist?*
This edition is published by arrangement
with Polity Press Ltd., Cambridge

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2019.

© Flammarion, 2021, pour l'édition « Champs »

ISBN : 978-2-0802-5564-8

Introduction

À la fin de l'automne 2016, au moment où l'Amérique se déchirait après l'élection de Donald Trump à la tête du pays, Adam, étudiant en troisième année de droit, se livrait à une véritable introspection. En plein examen final pour la validation de son séminaire universitaire sur « la résistance à l'injustice », il se demanda comment on pouvait trahir son amour pour quelqu'un. Depuis l'âge de six ans, Ollie et lui étaient les meilleurs amis du monde et jouaient ensemble dans la même équipe de football. Après de nombreuses années, ces deux-là étaient passés de simples « amis » à de vrais « frères » et se faisaient une confiance aveugle, jusqu'à partager leurs secrets les plus intimes. Adam se souvient de ses neuf ans, lorsqu'il avait confié à Ollie son envie de chanter en tant que soliste au concert de fin d'année de sa classe de CM1. C'était la première fois qu'Adam révélait à quelqu'un sa passion du chant, en dehors de son cercle familial proche. À ses propres yeux, ceux d'un autoproclamé « sportif sans cervelle », il y avait de quoi faire de cette confession « toute une histoire, et pas des moindres ». Qu'importe, comme

le raconte l'étudiant, « plutôt que de se moquer de moi, Ollie avait préféré me mettre à contribution : je passerais la journée entière à répéter mon solo devant lui avant mon audition, pendant que nous bricolerions un décor de scène avec des morceaux de carton ».

Mais Adam se remémore ensuite son entrée au lycée : « Pour la première fois, j'ai délibérément voulu prendre mes distances avec Ollie. Certaines filles de son école que je connaissais m'avaient confirmé ce que je soupçonnais déjà : Ollie était gay. » Adam réagit alors en déclarant qu'Ollie était juste « un copain de foot », comme si leur amitié était « le fruit imprévisible de la force des choses, une inévitable coïncidence géographico-sportive ». Adam se rappelle avoir raconté à son grand-père qu'il avait autrefois « un meilleur ami, mais ça, c'était avant ». À la fin de leurs études secondaires, les deux garçons avaient « tout bonnement et simplement perdu le contact » et communiquent depuis par texto « en tout et pour tout deux fois par an », chacun envoyant un message pour l'anniversaire de l'autre.

Rétrospectivement, Adam juge que sa décision de ne plus qualifier Ollie de « meilleur ami » à l'aube de ses quinze ans relevait plus « de la prophétie que de la réalité, à l'époque. J'avais réussi à agir de sorte à produire exactement l'effet escompté. Je m'étais éloigné de mon meilleur ami au moment de ma vie où les garçons ne sont plus censés avoir de meilleurs amis, et encore moins de meilleurs amis qui enfreindraient les lois de l'amour ». Malgré tout, Adam en éprouva « un écrasant sentiment

de tristesse », car il n'avait pas choisi de rompre ce lien. Mais il s'était senti conduit à le faire :

C'était comme si quelque chose me faisait comprendre que je devais dissocier ma raison de mon ressenti mais, à l'époque, je n'en avais pas pleinement conscience et je n'allais pas faire d'histoires pour le plaisir de faire des histoires. En réalité, je suis sûr que j'aurais levé les yeux au ciel ou éclaté de rire si on m'avait dit que j'étais soumis à des forces plus anciennes que celles décrites dans la trilogie de l'*Orestie* par Eschyle en 450 avant J.-C. En fait, je faisais mon initiation au sein d'un système patriarcal et viril sans l'avoir soumis à la moindre pensée critique. Et c'est là tout le problème du patriarcat. Sa force a beau être prodigieuse, elle n'est pas tangible, et ses effets sont à la fois indirects et omniprésents. Pour le dire de façon plus imagée, le coupable est un fantôme...

Depuis qu'un homme résolument patriarcal a été élu président des États-Unis, une véritable prise de conscience de ce qui, jusqu'alors, n'était pas « soumis à la moindre pensée critique » semble enfin possible. Adam était hanté par ce qu'il avait fait. Impossible de toucher du doigt les forces qui s'exerçaient sur lui. Celles d'un système patriarcal et viril hérité de l'Antiquité, dont il était tout aussi impossible de nier les effets. Les lois de l'amour – expression utilisée par Arundhati Roy pour désigner ces lois fondatrices du patriarcat, ces piliers qui « décident qui devait être aimé, comment et jusqu'à quel

point¹ » – l’avaient conduit à sacrifier son amour pour Ollie. « Je l’aimais et je lui étais très profondément attaché (*care for*). Notre amour était fraternel, non pas d’ordre sexuel mais familial, ce qui n’enlevait rien au caractère authentique de notre lien, que je ne désirais pas rompre. En dépit de tout cela, j’ai agi en contradiction avec cet élan. »

Jackie, qui prépare un doctorat en sociologie, cherchait de son côté à résoudre l’énigme de son propre silence. Encore étudiante en fin de licence dans une prestigieuse université, elle avait été violée par l’un de ses camarades de promo. Un homme qu’elle « fréquentait au quotidien depuis sa première année de fac » – un homme qu’elle avait considéré comme un ami, jusqu’au soir où il avait montré « son vrai visage » en se jetant sur elle malgré ses cris et ses supplications répétées pour qu’il arrête. Quand bien même le viol en lui-même n’avait pas été remis en question (« personne n’avait contesté que j’avais été violée »), Jackie s’était sentie obligée de « s’en remettre, de ne pas faire de vagues, au risque de gâcher la vie de Tom », comme elle l’écrit dans la copie qui validera sa participation au séminaire. Elle a rejoint les bancs de l’université, soucieuse de « garder la tête baissée et les lèvres closes. Je ne voulais pas regarder la situation en face, je n’avais aucune envie d’être considérée comme la victime d’un viol, je refusais de croire qu’un type que je connaissais depuis plus de trois ans avait pu se montrer si brutal, et s’en fiche complètement (*careless*) ». Jackie reconnaissait qu’elle l’avait « protégé à ses propres dépens », en

permettant à Tom de mener sa vie comme si le viol n'en avait jamais fait partie. Pourquoi, se demande-t-elle dans sa copie, avait-elle succombé aux mantras sociaux selon lesquels il valait mieux pour elle « ne pas savoir ce qu'elle savait pertinemment » ?

Pour Jackie également, le coupable avait des airs de fantôme : présent mais incorporel, puissant mais intangible. Ce fantôme avait un nom : le patriarcat. Certains codes de la féminité et de la masculinité ne trompaient pas et avaient sommé Adam de briser ses liens d'amitié avec Ollie, comme ils avaient conduit Jackie à se réduire elle-même au silence :

C'est ma condition de femme qui m'a d'abord valu d'être traitée comme un objet et violée en étant considérée comme la propriété des hommes. Parce que je suis une femme, j'étais donc censée garder le silence : en me comportant comme une fille « bien comme il faut » afin de prémunir les hommes de leurs propres « erreurs ». Un an plus tard, je suis allée trouver la police pour porter plainte et j'ai vu l'inspecteur ouvrir un tiroir dans lequel avaient déjà été classés les dossiers d'autres femmes, pour qui justice ne serait jamais rendue, à qui l'on disait aussi de se taire, et que l'université elle-même faisait en sorte de réduire au silence (même après que ces femmes avaient rapporté les faits!). J'ai compris à cet instant que j'avais face à moi un réseau complexe de femmes, dont je faisais partie. En dépit de nos différences raciales ou de classe sociale, nous étions toutes victimes de l'idée selon laquelle les violences sexuelles étaient des choses qui arrivaient et

qu'il fallait vivre avec. C'est pour ça que, dans le bureau de l'inspecteur, je me suis juré de ne plus jamais me taire.

Jackie s'était donc fait la promesse de ne plus obéir à ces forces qui justifient la violence des hommes et le silence des femmes. Et pourtant, elle ne parvenait toujours pas à comprendre pour quelle raison elle y avait spontanément obéi.

La première réponse à ce paradoxe semble évidente : la désobéissance n'est pas sans conséquence. Les codes de l'honneur masculin et de la bonne fémininité inhérents au système patriarcal ont été approuvés culturellement et appliqués socialement. Ils ont par ailleurs été envisagés comme des préceptes naturels : les enfreindre revient à se comporter de manière non naturelle – ou du moins il semble que les briser n'est pas ce que feraient un homme, un vrai, ou une femme bien comme il faut. Cependant, Adam et Jackie nous invitent à considérer la question suivante : ne faut-il pas tenir compte de facteurs psychologiques, si tant est qu'Adam dissocie ses pensées de ses émotions et, donc, qu'il ne réfléchit pas à ce qu'il ressent ? Des facteurs qui expliqueraient aussi que Jackie perde, littéralement, la connaissance de ce qu'elle sait déjà ? En substance, nous souhaitons nous interroger sur ce point : le patriarcat a-t-il également une fonction psychologique, qui nous protège de ce que nous savons ou de ce que nous ressentons comme dangereux ou intolérable ? Et n'est-ce pas en partie pour ces raisons que nous continuons à y adhérer ?

Après l'élection de Donald Trump, la question de la persistance du patriarcat est revenue sur le devant de la scène parce qu'elle se trouve toujours sans réponse – et qu'elle mérite d'être expliquée. Pourquoi le patriarcat persiste-t-il ?

Mais d'abord : qu'est-ce que le patriarcat ? Tolstoï le décrit comme une force brute, puissante et mystérieuse, d'autant plus qu'elle a la capacité de transformer ce qui est naturel et bon (l'amour ou la compassion) en quelque chose qui, à la face du monde, apparaîtra comme honteux ou indécent. Dans un passage de *Anna Karénine* auquel on prête d'ordinaire peu attention, Tolstoï raconte que Alexis Alexandrovitch, l'époux d'Anna, un bureaucrate zélé en apparence incapable de ressentir la moindre émotion humaine, « s'était livré, pour la première fois de sa vie, à ce sentiment de commisération pour les douleurs d'autrui, contre lequel il avait toujours lutté, comme on lutte contre une dangereuse faiblesse² ». Pourtant, en dehors de cette « force morale, presque sainte, qui le guidait intérieurement, il sentait l'existence d'une autre force brutale, mais toute-puissante, qui dirigeait sa vie malgré lui³ ». Il avait beau être convaincu de la pureté et de la bonté de ses propres sentiments, « il sentait son impuissance dans cette lutte, et savait à l'avance qu'on l'empêcherait d'agir sagement, pour l'obliger à faire le mal que tout le monde jugeait nécessaire⁴ ».

Cette description nous frappe par sa pertinence. D'après nous, le patriarcat se définit comme une culture

fondée sur la binarité et la hiérarchie des genres, un cadre ou une lunette qui :

1. Nous pousse à percevoir certaines compétences humaines comme « masculines » ou « féminines » et nous enjoint à favoriser ce qui relève du masculin.

2. Élève certains hommes à un rang supérieur à celui d'autres hommes, et tous les hommes au-dessus des femmes.

3. Impose une scission entre l'individu et le collectif, de sorte que les hommes ont leur identité propre, tandis que les femmes sont idéalement sans individualité propre et désintéressées. Les femmes se tournent ainsi vers les autres afin de nouer des relations qui servent subrepticement à répondre aux besoins des hommes.

Le patriarcat est une structure immémoriale, presque universelle, ce qui ne l'empêche pas de porter en son cœur une incohérence fondamentale : en réalité, il est impossible pour les hommes d'exprimer leurs *egos* fractionnés sans relation à l'autre, de même que les femmes ne peuvent entretenir de relations sociales, si on leur refuse leur propre individualité. Par conséquent, le patriarcat est intrinsèquement nuisible aux hommes comme aux femmes, parce qu'il oblige les hommes à agir comme s'ils n'avaient pas – ou n'avaient pas même *besoin* – de rapport avec autrui, et les femmes à se comporter comme si on leur niait l'existence ou la nécessité d'avoir une identité propre. Mais c'est une chose que nul n'est censé voir – et encore moins dire.

De fait, en tant que culture, le patriarcat s'est établi comme un système de règles et de valeurs, de codes et de lois visant à spécifier la manière dont les hommes et les femmes doivent se comporter et être au monde. Rompre ces règles n'est pas sans conséquence pour celui ou celle qui sort du cadre. De manière plus insidieuse, le patriarcat est aussi intégré par chacun.e d'entre nous, intérieurement – il façonne nos pensées et nos émotions, il modèle notre perception et notre jugement de nous-mêmes, de nos désirs, de nos rapports humains, du monde dans lequel nous vivons. De plus, ces deux aspects – culturel et psychologique –, coexistent souvent dans un état de tension : nous sommes en mesure non seulement d'intérioriser, mais aussi de concrétiser inconsciemment, un système auquel nous nous opposons par ailleurs activement et consciemment. Dans un essai intitulé « *The Nasty Woman: Destruction and the Path to Mutual Recognition*⁵ », écrit peu après l'élection de Trump, la psychologue Tracy Sidesinger observe la présence fantomatique de normes et de valeurs patriarcales : « Quand bien même nous avons développé un positionnement conscient en faveur de l'égalité, notre attitude s'inscrit toujours dans le contexte plus large de certains schémas de pensée inconscients qui définissent ce que devrait être une femme – un contexte qui plane au-dessus de nous comme un fantôme, et qui rend le processus de mutualisation de nos subjectivités masculines et féminines bien plus difficile qu'il ne devrait l'être selon nous. » Nous avons beau croire en l'égalité des femmes, il n'en demeure pas moins qu'en tant que femmes, nous ressentons de la

culpabilité lorsque nous défendons nos propres besoins, ou de la gêne à voir d'autres femmes le faire – tout comme les hommes, y compris les hommes féministes, peuvent ressentir de la colère et de la honte lorsque leur sentiment d'autonomie, leur statut ou leur pouvoir sont menacés et que leur vulnérabilité se trouve dévoilée au grand jour.

C'est ainsi que, en réalité – une expression que Adam répète tout au long de sa dissertation, comme pour souligner qu'il s'agissait bien d'un fait avéré, bien réel –, le jeune homme n'a pas suivi son propre élan, à savoir celui de préserver le lien véritable qu'il avait noué avec Ollie. Par là même, du moins pendant un certain temps, Jackie a elle aussi cédé aux pressions extérieures : ne pas faire de vagues, ne pas compromettre la vie de Tom en révélant ce que lui-même avait reconnu comme un fait – car, en réalité, il l'avait bel et bien violée. Les forces à l'œuvre – à la fois externes et internes – chez ces jeunes gens les avaient conduits à sacrifier une relation à l'autre, que ce soit par la trahison d'un amour ou le silence infligé à soi-même, et à perpétrer une hiérarchie selon laquelle le masculin l'emporte sur le féminin, l'hétérosexuel sur l'homosexuel, l'homme sur la femme.

Pour Adam et Jackie, les bénéfices qu'ils tireraient de cette obéissance étaient clairs – aussi clairs que le prix qu'il leur en coûterait. Si Adam avait conservé la connexion étroite qui l'unissait à Ollie, il aurait couru le risque d'être étiqueté comme « gay » ou de ne pas être perçu comme un homme digne de ce nom ; et pourtant, en renonçant à ce lien au nom de sa virilité, Adam avait

sacrifié ce qu'il aimait, un amour d'une valeur infinie. Si Jackie s'était écoutée et avait osé parler de Tom comme d'un violeur, elle l'aurait fait au risque de se voir jugée comme insensible (*uncaring*) ou égoïste, parce qu'elle aurait voulu « détruire [l]a vie » du jeune homme ; et pourtant, tel que Jackie l'avait vécu, c'était comme si elle s'était « noyée » dans son silence et qu'elle avait « trahi tout ce en quoi [elle] avait jamais cru ». En nous interrogeant sur la persistance du patriarcat, nous souhaitons nous demander pourquoi un tel système, fondé sur des normes culturelles et des présupposés psychologiquement incohérents et malfaisants, exerce une emprise si puissante sur la psyché humaine ? Au fond, voici ce que nous cherchons à savoir : où se cache la résistance ?

Pour le dire sans détour, cette volonté d'outrepasser non seulement la voix du désir, mais aussi la voix de l'expérience, nous conduit à ajouter une dimension psychologique à la grille d'explication purement politique avec laquelle on a le plus communément envisagé jusqu'à présent la question de savoir pourquoi le patriarcat demeure une force à laquelle nous nous heurtons encore aujourd'hui. Aux faits bien réels rattachés au privilège et au pouvoir s'ajoutent d'autres forces invisibles qui opèrent, telles des fantômes, sans que nous nous en rendions compte – et dont l'initiation opère sans que nous en soyons conscients. En d'autres termes, comme Tolstoï le montre de façon plus théâtrale dans son roman, nous sommes aujourd'hui aux prises avec un glissement du cadre de référence qui donne au mal l'apparence du bien, et fait paraître honteux ce qui est naturel et bon.

Nous admettons que certaines forces politiques et sociales complexes peuvent expliquer la persistance du patriarcat aujourd'hui et ce qui les motive. Certaines personnes profitent des arrangements institutionnels et économiques attachés au système patriarcal et ont un intérêt collectif à les maintenir. Néanmoins, toute théorie sociale ou politique repose sur une psychologie, c'est-à-dire un ensemble d'hypothèses portant sur ce que les gens veulent et ce qui les motive.

Notre travail a commencé par une question : le patriarcat persiste-t-il non seulement parce que les personnes en position de pouvoir sont réticentes à renoncer à leurs privilèges, mais aussi parce qu'il sert une fonction psychologique ? Dans la mesure où il requiert le sacrifice de l'amour au nom de la hiérarchie (songez à Abraham qui se soumet à l'ordre divin en tuant son fils Isaac), le patriarcat s'érige en rempart contre la vulnérabilité associée au fait d'aimer. Par là même, il se dresse en bouclier contre la perte. Dans cette optique, nous proposons l'idée suivante : pour la simple raison qu'elles échappent à notre vigilance, certaines forces permettent de mener une politique qui semblerait injustifiable à bon nombre d'entre nous, si nous en avons la pleine mesure et conscience.

Cela impliquerait alors que certains schémas psychologiques motivent les réactions violentes suscitées par le chemin que nous parcourons encore vers l'égalité. Neutraliser le patriarcat, c'est menacer le pouvoir ou la place de chacun et de chacune dans la société. Mais, de façon plus complexe, déconstruire la culture

patriarcale constitue aussi une menace contre certains moyens de défense psychologique – des stratégies élaborées au fil du temps, afin de nous protéger de nos peurs les plus profondes et de nos désirs les plus inavouables. Sous un tel prisme d'analyse, il est alors possible de mieux comprendre les manifestations de colère et de violence qui surgissent lorsque tombe le masque de l'invulnérabilité et de l'autonomie masculines, lorsqu'un homme exprime son désir d'être aimé ou son besoin qu'on prenne soin de lui (*need for care*). De même, on comprend mieux les raisons qui poussent certaines femmes à éviter d'autres femmes, celles qui prennent la parole au nom de leur propre désir et de leur propre puissance d'agir.

Afin de poser les jalons de ce qui suit, commençons par un constat, évident pour nous, en dépit des voix qui s'évertuent à prôner le contraire : le patriarcat ne vient pas naturellement au genre humain. Par nature, nous sommes des êtres relationnels, disposant d'une voix dès notre naissance – qui nous confère la capacité à communiquer une expérience vécue – et animés par un désir d'interaction. De nos jours, celles et ceux dont les recherches s'ancrent dans une perspective évolutionniste s'accordent de plus en plus à dire que la clé de notre « succès évolutif » réside dans notre capacité à nous comprendre mutuellement – en faisant preuve d'empathie et de coopération, tout en sachant percevoir les émotions et les intentions d'autrui. C'est cette capacité-là qui serait même responsable de notre survie en tant qu'espèce⁶. D'un point de vue évolutionniste, le patriarcat représentait donc une menace. Pour reprendre les mots on ne

peut plus clairs de l'anthropologue Sarah Blaffer Hrdy, spécialiste de l'évolution, « toute idéologie patriarcale, fondée à la fois sur la chasteté féminine et sur la perpétuation croissante d'une lignée masculine, entrave le bien-être des enfants, qui a toujours été *la priorité*⁷ ».

À la lumière de cette observation, les arguments qui visent d'ordinaire à expliquer la persistance du patriarcat en se fondant sur les seuls bénéfices de statut, de richesse et de pouvoir qu'il confère deviennent suspects. S'il s'avère que notre désir de domination n'est pas naturel ou, du moins, s'il entre en conflit avec notre caractère naturellement relationnel, alors pourquoi sacrifions-nous les plaisirs et les aspects positifs des connexions humaines en faveur du sentiment de supériorité et du profit matériel qui accompagnent le pouvoir et le statut social ? La question devient encore plus complexe une fois que nous avons admis qu'un système de domination ne neutralise pas nécessairement les facultés humaines élémentaires. Dans le cas du patriarcat, il ne prime pas forcément sur elles. En fait, notre compétence relationnelle (c'est-à-dire l'empathie, la capacité à comprendre ce que pense ou désire autrui et la coopération) permet à elle seule de remiser la hiérarchie au placard. Nombreux sont les exemples à travers l'histoire de gens dont les actes sont dictés par l'amour de leur prochain, en reconnaissance de leur commune humanité, quand bien même ils se trouvent confrontés à la terreur. C'est ainsi que sous l'occupation de Varsovie, au risque de mettre leur propre vie et celle des leurs en danger, compromettant la sécurité de leur famille, Antonina Zabinska cacha

plus de 300 Juifs dans le parc zoologique du centre de la ville, et que son mari Jan Zabinski, qui y était gardien, parvint à ruser afin d'évacuer les Juifs du ghetto au nez et à la barbe des nazis. Quand on demanda à Jan ce qui les avait poussés tous deux à agir de la sorte, il répondit que « ce n'était pas un acte de bravoure, tout simplement une obligation humaine⁸ ».

Le psychologue Edward Tronick a mis sur YouTube une vidéo de deux minutes intitulée « Expérience du visage impassible » (*Still Face Experiment*), qui témoigne de façon très accessible de la manière dont nous avons été « accordés » bébés en montrant à quel point un nourrisson s'adapte et réagit rapidement aux changements dans l'atmosphère relationnelle⁹. Au début, nous voyons une mère et sa fille (âgée d'un an) en pleine interaction, dans un échange continu et plaisant de babillements et de gestes. Lorsque, suivant les instructions de Tronick, la mère devient impassible et cesse de répondre à son bébé, celui-ci enregistre instantanément la perte de connexion. Il bouge pour réengager l'interaction avec sa mère en répétant les sons et gestes qui avaient déjà suscité la réponse de cette dernière. Quand la mère ignore ses efforts et reste impassible, nous assistons à la disparition du plaisir auparavant visible sur le visage et le corps du bébé. Puis la scène devient presque insupportable à regarder, comme si le chaos s'installait, et nous entendons alors une voix relationnelle cadencée céder la place à une longue plainte stridente.

Notre soulagement est viscéral lorsque les deux minutes d'impassibilité s'achèvent, et que la mère réagit

à la détresse du bébé. Notre respiration reprend son rythme normal dès que la mère répare la rupture dans la relation et que nous voyons le bébé réengager l'interaction avec elle.

Dans cette brève fenêtre temporelle de deux minutes, nous pouvons voir à quel point la confiance relationnelle repose sur la découverte que les ruptures peuvent être réparées. Comme l'ont montré Tronick et ses collègues, ce n'est pas l'absence de ruptures ou de brèches dans la connexion, ou encore le fait que la mère soit une bonne mère en tant que telle, qui assure la continuité de la relation. C'est plutôt la découverte tant de la part de la mère que de l'enfant de leur capacité à se retrouver ensuite après ce qui, dans le cours de la vie quotidienne, constitue d'inévitables moments de perte de contact.

Par ailleurs, cette expérience du « visage impassible » est riche d'enseignements dans la mesure où la réaction infantile à une séparation montre comment la privation d'un sentiment joyeux et l'altération vocale agissent comme des signaux pour indiquer la perte de connexion. Nous pouvons en tirer cette leçon : quand nous restons attentifs aux changements de posture et aux modulations de la voix, nous sommes capables de repérer et de suivre les différentes étapes d'une relation – d'y entrer comme d'en sortir. Quand le bébé en vient à ne plus exprimer le moindre signe de contentement, par ses gestes ou ses expressions, et que ses cris deviennent plus aigus, c'est qu'il commence à mettre en doute la possibilité que le lien avec sa mère soit rétabli. On le voit alors se débattre, comme pour tenter de se dégager afin

d'échapper à ce face-à-face inconfortable. Dans le cas où la possibilité de remédiation est elle-même remise en question, si le pas vers le rétablissement de toute communication est rendu futile ou honteux, la perte de connexion semble alors en apparence irrémédiable.

Pourtant, c'est notre capacité à communiquer nos sentiments personnels et à capter ceux des autres, celle-là même nous permettant ainsi de soigner les fractures dans la connexion, qui menace les structures hiérarchiques. Le maintien ou la justification de l'inégalité est mis en péril par certains états émotionnels comme l'empathie ou la compassion à l'égard des souffrances ou de l'humanité d'autrui. Tant que les personnes situées en bas de la pyramide demeurent capables d'exprimer leurs émotions, et que les personnes situées au sommet de la hiérarchie sont capables de ressentir de l'empathie, nous sommes inévitablement attirés par la réparation des ruptures de toutes sortes causées par la hiérarchie. De ce fait, nos élans relationnels et nos compétences sociales – notre désir d'échanger avec les autres et notre capacité à assimiler leurs émotions et leurs expériences tout en leur partageant les nôtres – doivent être compromis ou contenus, sacrifiés ou en tout cas maîtrisés, afin de maintenir un ordre social qui dépend de la division des individus entre supérieurs et inférieurs, touchables et intouchables, que ce soit sur la base de la race, du genre, de la classe, de la caste, de la religion, de la sexualité, ou de tout ce que vous voudrez. Afin de mettre en œuvre ce sacrifice relationnel, nécessaire à l'instauration et au maintien de structures de pouvoir ou de statut hiérarchiques, une

seule condition : faire en sorte que tout moyen de protestation soit inefficace et que notre capacité de guérison mutuelle soit subvertie.

Le patriarcat persiste en partie parce que c'est exactement ce qu'il fait.

Nous avons été abasourdis par trois découvertes, en particulier : d'abord, que les codes régissant la masculinité et la féminité selon le modèle patriarcal – nous entendons par là les constructions sociales de ce modèle censées définir à quelle condition on peut être considéré comme un homme respectable ou préjuger de la bonne féminité – correspondent à ce que le psychiatre et psychanalyste britannique John Bowlby identifie comme des réponses pathologiques à la perte ; notamment le détachement émotionnel et la bienveillance (*caregiving*) compulsive. Ensuite, que les rituels de passage en territoire de masculinité et de féminité selon les codes du patriarcat diminuent notre capacité à combler le fossé relationnel – en enjoignant les hommes à dissocier leurs pensées de leurs émotions (et donc à ne pas penser à ce qu'ils ressentent) et en suggérant aux femmes de se taire (et donc à ne pas dire ce qu'elles savent). Nous sommes trop habitué.e.s à un tel scénario pour ne pas lire entre les lignes. Sans la réduire à un banal exemple des modes de communication féminin et masculin, voici une conversation-type qui révèle cette rupture engendrée par le patriarcat :

Elle : Il y a un truc qui cloche, je le sens. Pendant toute cette semaine, nous avons été déconnectés l'un de l'autre.

Lui : Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Elle : J'ai l'impression qu'on est invisibles l'un pour l'autre, qu'on ne fait pas attention à ce qui se passe entre nous.

Lui : Tu trouves toujours un moyen de te plaindre.

Elle : Non, ce n'est pas ça... Ce que je veux dire, c'est...

Lui : Bon, écoute. Je fais exactement ce que tu m'as demandé. Je ne peux pas tout faire.

Silence

Lui : Tu veux quelque chose ?

Elle : Oublie.

Notre troisième découverte tient du fait que nous nous sommes aperçues d'une coïncidence psychologique : lorsqu'on éprouve une certaine résistance à internaliser les codes genrés du patriarcat, on suit la même trajectoire que celle que l'on emprunte quand on est confronté.e à la perte. Tout d'abord, on s'insurge contre elle ; puis, lorsque cette stratégie a atteint ses limites, on perd espoir ; et, enfin, on fait preuve de détachement. Révolte, désespoir, détachement. En sabotant notre propension à recréer du lien, le patriarcat nous pousse à suivre la voie du détachement – autrement dit, le moyen d'action défensif qui nous permet de sortir d'une relation, afin de nous prémunir d'une perte que nous percevons comme inévitable.